

L'essence de la poésie

Bernar Hébert

Numéro 186, septembre–octobre 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49440ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hébert, B. (1996). Compte rendu de [L'essence de la poésie]. *Séquences*, (186), 25–25.

Wilhelm Pabst. Il est vrai que l'héroïne du film de Krishna (la ravissante Kim Lieu) arbore la même coiffure que celle rendue immortelle par Louise Brooks, mais tant au niveau de son caractère que de ses motivations profondes, cette Lulu contemporaine diffère considérablement du personnage imaginé par Frank Wedekind. Volontaire et égoïste, elle est loin de l'insouciance et surtout de l'inconscience de son modèle. Jolie réfugiée vietnamienne ayant fait un mariage de raison avec un petit magouilleur torontois amoureux fou d'elle, Lulu se livre difficilement et c'est justement cette part de mystère qui fait le prix de ce film. Se greffe également une intrigue amoureuse avec le meilleur ami de son mari, un opportuniste dont l'emploi, peu banal, consiste à négocier l'achat de cadavres humains pour le compte d'un laboratoire de recherche. Néanmoins, le projet de Krishna ne semble pas entièrement abouti et souffre de quelques incohérences en fin de parcours. Il s'agit toutefois d'une œuvre sobrement mise en scène et illustrée avec beaucoup de soin.

D'autres films offraient tout de même un certain intérêt. Mentionnons par exemple *La Marche à l'amour* des frères Jean et Serge Gagné, seul long métrage en français de cette sélection, uniquement disponible sur support vidéo, contrairement à ce qui avait été annoncé. Moins hermétique que leurs productions précédentes, ce spectacle-portrait mettant en vedette le réputé poète Gaston Miron s'avère imaginaire et assez vivifiant, mélangeant collages et extraits d'archives à une performance sur scène de Miron en compagnie de deux musiciens. Cependant, la poésie du chantre du nationalisme ne m'a jamais véritablement parlé et j'avoue avoir trouvé le temps long durant la projection.

Dans un registre plus commercial, *Never Too Late* de Giles Walker s'avère assez bien ficelé, malgré un dénouement échevelé et une finale un peu gnan gnan. En fait, ce récit des mésaventures de trois personnes âgées qui viennent en aide à leur ami exploité par l'administrateur de sa résidence vaut surtout pour les performances juteuses de Cloris Leachman et Olympia Dukakis.

Côté déceptions, on ne peut passer sous silence *Bubbles Galore*, l'aberrant porno soft de Cynthia Roberts. Quel est le but de cette entre-

(suite p. 27)

VOIX OFF

L'ESSENCE DE LA POÉSIE

La Nuit du déluge réunit trois acteurs (Geneviève Rochette, Julie McClemens et Jacques Godin) et les dix danseurs de la troupe O Vertigo, dans une fable poétique provenant du spectacle chorégraphique «Déluge» créé par Ginette Laurin, qui s'inspire également de diverses légendes bretonnes médiévales.

Ce long métrage est l'aboutissement d'une démarche de cinéaste, amorcée depuis quelques temps avec la réalisation des courts métrages. Toutefois, je n'emploie pas le terme aboutissement parce qu'il s'agit du premier long métrage que je réalise (en opposition à plusieurs autres courts) mais bien parce que je crois être parvenu, avec ce film, à une symbiose, à un certain équilibre entre les différentes composantes avec lesquelles j'ai décidé de faire un certain type de cinéma.

La démarche que j'ai privilégiée porte entre autres sur l'élaboration du langage cinématographique, dans une forme pure. Je tente d'exploiter au maximum les possibilités qu'offrent les différents codes qui régissent la trame d'une représentation cinématographique en l'abordant de manière poétique avant tout.

Ainsi, j'entends par codes, les habitudes et les conventions acceptées par le spectateur de cinéma qui permettent à celui-ci de suivre un récit, de ressentir des émotions, de comprendre une histoire ou d'entrer dans un univers.

Et bien que le processus de développement d'un récit cinématographique s'appuyant sur des éléments psychologiques m'intéresse, la démarche que j'ai entreprise pour *La Nuit du déluge* ne s'appuie pas, bien au contraire, sur un mode psychologique. C'est-à-dire que ni la trame narrative ni la construction des personnages ne va dans cette direction.



La Nuit du déluge

Ce parti pris à l'égard d'un cinéma poétique où, par exemple, le côté formel est substantiellement élaboré et le contenu fonctionne avant tout sur un mode métaphorique, m'a conduit de façon inconsciente au départ, à créer un cinéma orienté vers un mariage avec d'autres médiums artistiques, et surtout avec la danse contemporaine qui est devenue très présente dans mon travail des dix dernières années.

À ce sujet, la danse contemporaine, malheureusement trop souvent associée à quelque chose d'abstrait et de froid par le spectateur, comporte, au-delà des préjugés et des prédispositions d'une masse de gens, une énergie et une capacité d'exprimer des émotions qui sont très proches de l'essence de la poésie avec laquelle je tente de m'exprimer dans mon langage cinématographique.

Le défi que je m'étais imposé au départ avec la création de *La Nuit du déluge*, était justement de permettre à l'émotion de naître et de prendre place à l'intérieur du film tout en gardant un ton et une forme qui sortent des sentiers battus et en respectant les éléments de base de l'univers du spectacle chorégraphique «Déluge» de Ginette Laurin.

Outre la réussite de cette entreprise audacieuse dans un monde de cinéma de plus en plus conventionnel, l'aboutissement réel de la démarche que je vise est que le film puisse trouver son public. La plupart des gens qui voient le film sortent ravis de cette expérience cinématographique. La réelle difficulté est donc de convaincre le public de venir voir un film de ce genre, puisque malheureusement, la «curiosité» culturelle devient tranquillement, de nos jours, quelque chose en voie de disparition.

Bernar Hébert